

— Architect. hydraul. Pièce de bois qui entre dans la construction d'un pont volant.

— Constr. Dans les provinces du Nord, Chacune des solives d'un plancher. C'est par abus qu'on le fait quelquefois féminin en ce sens.

— Artill. Chacune des poutrelles qui soutiennent les madiers d'une plate-forme.

— Techn. Meule fixe d'un moulin, appelé aussi *meule gîteuse*. 1° Partie fixe d'un soufflet, celle qui porte la soupape.

— Art culin. Bas de la cuisse du bœuf. *Le Gîte à la noix* ou simplement *Gîte*, Morceau de la cuisse du bœuf situé dans la partie arrondie de la cuisse, et contenant une espèce de viande grosse comme une noix. 1° *Gîte à l'os*, Derrière du gîte, 1° *Lièvre en gîte*, Lièvre cuit dans une terrine de forme allongée.

— Minér. Gisement; contre qui possède des gisements : Gîtes houiller, Gîtes aurifère. Les gîtes houillers de la Belgique sont les plus admirables de tout le continent. (Mich. Chev.)

— s. f. Mar. Endroit où un navire est échoué.

— Encycl. Gîtes métallifères. V. MINES.

GÎTE *EB* (ji-té) part. passé du v. Giter. Logé : *Gîte en gîte*, en parlant d'un livre; qui est posté, fixé, établi, en parlant d'un animal : *Lorsque les glaces sur lesquelles les manchots sont étirés viennent à fondre, ils voyagent avec elles, et sont transportés à d'immenses distances de toute terre.* (Buff.)

Le lièvre était gîte dessous un maître chou.

LA FONTAINE.

GÎTER v. n. ou intr. (ji-té — rad. gîte). Habiter, demeurer, coucher ordinairement : *Les premiers traits de ce peuple gîtent dans les creux des rochers de la cataracte.* (Lenormant.)

— Être au gîte, avoir son gîte, passer la nuit, en parlant d'un livre ou de quelques autres animaux : *Pour savoir l'histoire entière des oiseaux, il faudrait connaître les routes qu'ils pratiquent, les lieux de repos où ils aiment.* (Buff.)

— Mar. Se dit d'un navire plein d'eau et échoué : *Le frigate gîte dans le canal.*

— v. pron. Se giter. Prendre gîte, se loger : *Les chats cherchent à se gîter dans les lieux les plus chauds.* (Buff.)

— Syn. Gîter, demeurer, habiter, etc. V. DEMOURER.

GÎTE s. m. (jitt). Bot. Nom vulgaire de la nigelle aromatique.

GITHAGINE s. f. (ji-ta-ji-ne — rad. githago). Chim. Principe vénéneux extrait de la nielle githago.

— Encycl. V. SAPONINE.

GITHAGO s. m. (ji-ta-go). Bot. Genre de plantes de la famille des Caryophyllées, tribu des dianthées, dont l'espèce type est plus connue sous le nom de NIELLE.

GITIADAS DE LACÉDÉMON, sculpteur et poète grec, qui vivait au sixième siècle avant notre ère. Il termina, à Sparte, le temple de Minerve Poliochous, l'orna de bas-reliefs en bronze représentant les travaux d'Hercule, l'enlèvement des filles de Léopippe, Héphaïstos délivrant ses parents par l'arrivée d'Athènes, Amphitrite et Poseidon, etc., et exécuta pour ce temple la statue, également en bronze, de la déesse, ce qui lui fit surnommer Minerve Chalcochous. Gitiadas était également l'auteur de deux trièpres qu'on voyait à Amyclée, et qui étaient supportés par les statues d'Aphrodite et d'Arémis. Ce sculpteur s'adonna aussi à la poésie. Il composa, en dialecte dorien, divers chants, entre autres un hymne en l'honneur de Minerve.

GITO s. m. (ji-to). Bot. Genre d'arbres, de la famille des méliacées, qui croît au Brésil.

GITON s. m. (ji-ton — nom d'un personnage de Pétrone). Mignon, personne du sexe masculin qui a pour d'autres personnes du même sexe des complaisances honteuses : *Les gitons de Rome sont célèbres dans l'histoire de la corruption.*

Cesze, Algarotti, d'observer les humains, Les Phrynes de Venise et les gitons de Rome. VOLTAIRE.

— Moll. Coquille du genre pourpre, trouvée dans les mers du Sénégal.

GITONE s. f. (ji-to-ne). Entom. Genre d'insectes diptères brachocères, de la tribu des mouches, dont l'espèce type se trouve dans le midi de la France.

GITS, bourg de Belgique, prov. de la Flandre occidentale, arrond. et de 20 kilom. N.-E. l'Ypres; 3,500 hab., fabrication de vinaigre estimé.

GITSCHIN, ville des États autrichiens (Bohême), à 76 kilom. N.-E. de Prague, ch.-l. du cercle de son nom, sur la Svitava; 5,715 hab. Siège d'un tribunal criminel; gymnase; maison d'éducation d'enfants de militaires. Beau haras du prince de Trauttmansdorf. Cette ville, notablement agrandie par Wallenstein, fut, en 1627, fut, le 1er juillet 1656, le théâtre d'un engagement entre les Prussiens et les Autrichiens, prélude de la célèbre bataille de Sadowa. C'est dans le voisinage de cette ville que fut entermé Wallenstein, en 1636; Bouter succéda plus tard, le général suédois Bauer

envoya en Suède la tête et la main droite du héros de la guerre de Trente ans. Ce qui restait de la dépouille mortelle y demeura ouvert plus d'un siècle, jusqu'à aujourd'hui le comte Vincent de Wallenstein fit transporter à Munich, dans le tombeau de sa famille. Le cercle de Gitschinn a 298,84 hectares de superficie et 334,987 hab.

GITTELDE, bourg d'Allemagne, dans le duché de Brunswick, district de Granderheim, dans le Harz; 2,500 hab. Mines et usines à fer dites du *Hars-communion*.

GIUDICE, ancienne famille de Gènes, qui dès le commencement du xiv^e siècle, occupait les plus hautes charges dans cette république. Paul-Baptiste Giudice fut doge de Gènes en 1561. Son cousin, Paul Giudice, ancien de la ville de Gènes, fut père de Nicolas Giudice, qui passa à Naples, où ses descendants se sont perpétués. Marc-Antoine Giudice, marquis de Voghera, fils de Nicolas, fut père d'un autre Nicolas, qui obtint en 1631 l'archevêché de Cellanare en principauté, et qui fut créé duc de Giovenazzo en 1651. Il laissa, entre autres enfants, François Giudice, cardinal, archevêque de Montréal, évêque d'Osney, de Marie-Thérèse, et le frère, collègue, et Dominique Giudice, duc de Giovenazzo, prince de Cellanare, ambassadeur d'Espagne auprès du duc de Savoie, du roi de France, du roi de Portugal, du saint-empereur et capitaine général de l'Aragon, nommé marquis d'Espagne en 1697. Ce Dominique Giudice fut père, entre autres enfants, de Nicolas Giudice, cardinal, et d'Antoine Giudice, prince de Cellanare, célèbre par la conspiration qui porte son nom. Antoine Giudice est mort, sans postérité mâle, en 1733.

GIUDICI (Carlo-Maria), peintre et sculpteur italien, né à Viggiè, près de Milan, en 1723, mort dans cette dernière ville en 1804. Il se rendit, vers 1753, à Rome, pour perfectionner par l'étude des chefs-d'œuvre, puis ouvrit à Milan une école où il forma de nombreux élèves, leur enseigna les saines traditions de l'art, et s'efforça de leur inspirer un mauvais goût qui dominait alors. Comme peintre, Giudici a exécuté des tableaux où l'on trouve de la grâce et une grande pureté de formes. Il a décoré à fresque la voûte de Saint-François de Paule, à Milan, comme sculpteur, on lui doit, entre autres œuvres, des bas-reliefs exécutés dans la cathédrale de Milan et représentant : *Adam et Ève chassés au paradis terrestre*; *Le Sacrifice et la Mort d'Abel*; *Le Sacrifice de Gédéon*, etc.

GIUDICI (Paulo EMILIANO), littérateur et homme politique italien, né à Mussomeli (Sicile) en 1812. De bonne heure, il s'adonna à la culture des lettres, entra en relations avec les hommes les plus distingués de l'Italie, et se fixa, en 1840, à Florence. Giudici s'était fait connaître par son érudition, par la publication d'un ouvrage devenu aussitôt classique, par le patriotisme et le libéralisme de ses idées, lorsque éclata en Italie la révolution de 1848. Le grand-duc et les Autrichiens ayant été chassés de la Toscane, le gouvernement provisoire, à la tête duquel se trouvait le littérateur Guerrazzi, nomma M. Emiliano-Giudici professeur à l'université de Pise (1849). Depuis trois mois à peine ce dernier occupait sa chaire, lorsqu'il dut la quitter par suite de la restauration par l'Autriche du grand-duc Léopold II. Dix ans plus tard, l'Italie ayant été délivrée du joug autrichien, grâce à l'intervention armée de la France, M. Giudici fut appelé à professer à l'Académie royale des beaux-arts de Florence, et devint en même temps secrétaire de l'Académie de cette ville. Toutefois, comme l'enseignement le détournait de ses travaux d'écrivain, auxquels il désirait se livrer tout entier, il abandonna sa chaire en 1862. Cinq ans plus tard, ses concitoyens de la Sicile l'envoyèrent siéger au parlement italien, où il a voté avec le parti libéral conservateur. On doit à cet écrivain d'importants ouvrages, qui lui ont acquis dans son pays une grande notoriété. Nous citerons : *Histoire de la Littérature italienne* (Florence, 1844, in-89; 2^e éd., 1853, 2 vol. in-18), livre qui a divisé en deux parties : la littérature originale et la littérature de perfectionnement; *Histoire des communes italiennes* (Florence, 1853-1854, 3 vol. in-18), ouvrage curieux, rempli de documents inédits; *Histoire d'Angleterre*, traduite de Macaulay (Florence, 1856, 2 vol. in-89); *Histoire du théâtre italien* (Milan, 1860, in-89). Depuis plusieurs années, il publie une *Histoire de la démocratie florentine*, qui paraît devoir être son œuvre capitale.

GIUGH s. m. (ji-ugh). Chronol. Cycle indien contenant plusieurs lehrs, dont chacun est formé de plusieurs milliers d'années : *Le monde, d'après les Indes, est divisé en sa fin de son quatrième et dernier gîgh.*

GIUGURI s. m. (ji-ji-ri — altér. de giugli). Bot. Nom donné au sésame par les colons de la Martinique.

GIUGLIANO, ville d'Italie, prov. et à 14 kilom. N.-O. de Naples; 11,478 hab. Beau château, hôpital, plusieurs églises. V. CHERANO.

GIULIANA, ville d'Italie, prov. de Trévise, près de l'Adriatique, où elle a un petit port de commerce; 2,200 hab.

GIULAY (Ignace et François, comtes), généraux autrichiens. V. GYULAY.

GIULIANO (SAN-), ville de Sicile. V. MONTESAN- GIULIANO.

GIULINI (Georges), érudit et historien italien, né à Milan en 1714, mort en 1780. Doué d'une vive et précoce intelligence, il avait à peine dix-sept ans, qu'il fut nommé professeur de la philosophie, puis de la jurisprudence. Quelques dissertations et, enfin, son histoire du Milanais, publiées sous le titre de *Mémoires*, fondèrent définitivement sa réputation, lui valurent le titre d'historiographe de Milan, une pension de 6,000 francs, et le firent un membre d'un grand nombre d'académies. Frappé d'une attaque d'apoplexie en 1774, Giulini dut suspendre ses travaux, perdit, en 1777, la mémoire des mots, et mourut le 10 mars 1780. Outre plusieurs ouvrages inédits, on a de lui des dissertations insérées dans la *Collectio mediolanensis*, et ses *Mémoires spettanti alla storia, al governo ed alla legislazione della città e delle campagne di Milano ne secoli bassi* (Milan, 1760-1775, 9 vol. in-4°). Cet ouvrage, qui est un monument d'érudition et de judicieuse critique, va jusqu'en 1447.

Giulio Sabino, opéra italien de Métastase et Sarti. V. SABINUS (Julius).

GIUNTA s. f. (dijoun-ta — mot. ital. qui signifie, ajoutée, adjointe). Hist. Corps des sénateurs de Venise, composé de sept membres, qui chassèrent par qui veut la prendre, conte piteusement ses malheurs. Le *Grand Dictionnaire* a consacré une analyse à ce morceau vraiment original.

GIUNTA, nom d'une famille d'imprimeurs italiens à JUSTE.

GIUNTA DE PISE, peintre italien de la première moitié du sixième siècle. Il fut le plus remarquable artiste de son temps. Il exécuta vers 1230, avec des peintres grecs, dans la basilique d'Assise, des fresques dont quelques parties, assez bien conservées, existent encore, et représentent *l'Assomption*, *le Crucifiement*, *la Chute de Simon le magicien*. On voit également dans ces fresques, et dans l'église de San-Ranieri, à Pise, un *Christ*, vénéré dans l'oratoire de Sainte-Catherine de Sienne, etc. Les œuvres de Giunta se recommandent, en général, par le caractère de la liberté constitutionnelle et à réclamer l'unité de la patrie. Ses amis les plus intimes étaient les chefs du parti libéral modéré, Massimo d'Azeglio, Ridolfi, Gino Capponi. Ce parti, qui fut le plus actif de l'époque, lui donna les meilleures de ses poésies, entre autres l'ode admirable intitulée *La Terre des morts*, dans laquelle la sensibilité du patriote se joint à l'enthousiasme de son pays.

GIUNTI (François), en latin *Junctianus*, théologien et astronome italien, né à Florence en 1526, mort à Lyon en 1590. Il était provincial de l'ordre des carmes lorsque, dégoûté de la vie religieuse, il se convertit au protestantisme, qu'il ne tarda pas à abandonner pour revenir au catholicisme. Giunni fut quelque temps correcteur chez les Junte, puis devint précepteur de l'unique fils de l'empereur Rodolphe II. Il écrivit par sa bibliothèque, après avoir mené une vie des plus licencieuses. Ses principales œuvres sont : *Tractatus juridicorum* (Lyon, 1581, in-4°); *Reclama* (1589); *Spectulum astrologie* (1589, 2 vol. in-fol.).

Giuramento (ti), drame lyrique de Rossi et Mercadante. V. SERMENT (le).

GIURGEVO, DJORDJOVA ou **JERAKI**, ville des Principautés-Unies, dans la Valachie, à 96 kilom. S.-O. de Bukharest, en face de Routschouk, sur la rive gauche du Danube, où elle a un port de commerce assez fréquent; 15,000 hab. Ecole supérieure, lazaret. Commerce assez actif. Cette ville fut fondée en 1416 par le sultan Mahomet I^{er}, et tomba, en 1594, entre les mains de Michel, hospodar de Valachie, qui, aidé d'Etienne Bathory, remporta sous ses murs, le 27 octobre 1595, une grande victoire sur Ivan-Pacha, l'envoya par les Russes en 1771, elle fut encore reprise par eux en 1810 et en 1829; ses fortifications furent alors rasées. Pendant la guerre de Crimée, les Turcs la prirent d'assaut, mais ils furent forcés à la restituer par le combat du 5 février 1854, où les Russes la reprirent le 12 juin; mais ils la conservèrent peu de temps, car, le 7 juillet 1854, elle fut prise tout entière par les troupes d'Omer-Pacha.

GIUSEPPINO, peintre italien. V. JOSÉFIN.

GIUSSANO (Jean-Pierre), en latin *Giustanus*, écrivain italien, né à Milan en 1553, mort en 1623. Il abandonna l'étude de la médecine pour entrer dans l'ordre des oblats, et fut chargé, en 1605, de la ville de Pavia. C'est lui qui, à Borromeo, administra une partie de son diocèse. Giussano a publié, entre autres écrits : *Delle sette chiese di Milano* (1593); *Della penitenza* (1593); *Istoria evangelica* (1610), et des vies de plusieurs saints personnages, notamment celle de saint Charles Borromeo (1610), qui a eu plusieurs éditions.

GIUSTI, nom de plusieurs peintres italiens de l'école florentine, dont les plus remarqua-

bles sont les suivants : Antoine Giusti, né au Val-de-Nievole, près de Florence, en 1624, mort en 1705. Il étudia sous César Dandieri et devint un excellent peintre de paysage et d'animaux. — Grégoire Giusti, né à Fisticco, près de Livourne, en 1749, à Rome, où il reçut les leçons de Selbotta et de Bottoni, et peignit pour l'église Saint-Vital des tableaux qui ne manquent pas de mérite. Il se vit contraint, par le manque de ressources, de se mettre aux gages des jésuites, qui lui firent reproduire sur crayon ou en miniature les morceaux les plus curieux du musée Kircher.

GIUSTI (Giuseppe), célèbre poète toscan, né au Val-de-Nievole, près de Florence, en 1809, mort en 1850. Il était fils du chevalier Dominique Giusti, descendant d'une riche et ancienne famille de Pécunia; son aïeul avait été ministre du grand-duc Pierre-Léopold. Il fit ses classes à Fisticco, puis à Lucques, étudia le droit à Pise, et fit même son stage chez l'avocat Capogardini, député ministre de la justice. Une fois reçu docteur, il abandonna la jurisprudence pour se livrer à la poésie, et, après quelques essais, trouva sa voie véritable, l'ode satirique. C'est le surnom qu'on lui donna, et qui s'est répandu dans toute l'Italie.

Plusieurs des satires du poète ont d'assez grandes proportions et sont traitées avec une puissance d'ironie à défrayer Dyrus et son *Gingillano*, est le chef-d'œuvre de ce genre; l'ode à *Saint Ambroise de Milan*, morceau travaillé avec un goût exquis, illustre au contraire par sa sensibilité et une émotion assez rares parmi les inspirations de Giusti.

GIUSTINIANI, ancienne famille patricienne de Venise, qui s'est ramifiée à Gènes, à Naples et en Corse. Elle a produit un grand nombre d'hommes remarquables, dont on trouve la biographie dans les articles suivants.

GIUSTINIANI (Léonard), poète italien, né à Venise vers 1388, mort dans cette ville en 1446. Il était frère de saint Laurent-Justinien, patriarche de Venise, et devint, sénateur, puis procureur de Saint-Marc (1449), se signala par son éloquence et par son habileté dans le maniement des affaires, puis fut frappé d'une cécité qui le força de renoncer aux fonctions publiques. Léonard cultivait avec succès les lettres et la poésie. Ses vers ont été réunis et publiés dans deux recueils intitulés : *Devotissime e santissime laude* (Venise, 1475, in-4°); *Canzon e strambotti d'amore* (Venise, 1482).

GIUSTINIANI (Bernard), historien, fils du précédent, né à Venise en 1468, mort en 1489. Sénateur à dix-neuf ans, il remplit d'importantes fonctions publiques, fut successivement envoyé comme ambassadeur, auprès du roi de France, Louis XI, des papes Pie II, Paul II et Sixte IV, devint procureur de Saint-Marc en 1474 et fit, à partir de 1485, partie du conseil des Dix. Son principal ouvrage est intitulé : *De origine visis Venetarum rerum ab ipsa gestarum historia* (Venise, 1492, in-fol.). On a aussi de lui : *Orationes et epistolae* (Venise, 1492, in-fol.).

GIUSTINIANI (Augustin-Pantalone), évêque de Nebbio, en Corse, né à Gènes, le 1470, mort en mer en 1536. Elevé chez les dominicains de Florence, il voulut, dès l'âge de quatorze ans, entrer dans leur ordre. Ses parents, dont il était l'unique fils, le firent démissionner de ces deux branches des Giustiniani della Banca et Longa, comptant sur lui pour continuer les traditions glorieuses de son nom. Mais il se consacra tout entier à la guerre et à l'art de la guerre, et fut tué à la bataille de Novare et escorté par les baïonnettes autrichiennes. Deux fois député dans ses études de langues orientales, qui lui ont fait un nom dans la science. Après avoir professé, bien jeune encore, dans diverses maisons de son ordre, il fut, par le crédit de son père, le cardinal Baudinelli, nommé à l'évêché de Nebbio. Ce diocèse était très-pauvre et très-difficile à administrer au milieu des démêlés fréquents des Génois et des Corses. Giustiniani profita de la tenue du concile de Latran pour demander au pape Léon X son changement, qu'il ne put obtenir. Peu disposé à rentrer dans son diocèse, il se retira alors auprès de Ferrer, évêque de Livourne, où il accepta avec bonheur la proposition qui lui fut faite, au nom du roi François I^{er}, de venir en France prêter son concours à la renouveau des lettres dans ce pays. François I^{er} donna, avec le titre de chapelain, une pension de 800 écus, et le nomma professeur d'hébreu à l'Université. Giustiniani occupa, pendant près de cinq ans, cette chaire, qu'il ne put quitter dans son pays, que déchirait les factions. Mais alors il se trouva mêlé aux funestes dissensions que la faction des Adorni y excitait; il fut même blessé d'une balle. Cruellement attristé de cette anarchie, à laquelle il ne pouvait porter remède, il revint dans son évêché de Corse. Là, il prit d'abord pour le cardinal Baudinelli, nommé à l'évêché de Nebbio, augmenta le revenu de la messe épiscopale, fit bâtir un évêché, s'attacha si bien à ses nouvelles fonctions, qu'il refusa d'accepter le nom de France, sur les prières du cardinal de Lorraine. Giustiniani s'était familiarisé avec les

langues orientales, l'hébreu, le chaldéen, l'arabe; il parlait aussi le grec et le latin. Sa vie fut presque toute consacrée à la publication des livres sacrés en chacune de ces langues, et à l'enseignement de ces langues. *Præcatio pietatis plena ad Deum omnipotentem composita, et duobus et septuaginta numeris divinis hebraicis et latinis, cum interprete commentario* (Venise, 1513, in-4°); *Libro de super hebraicis veritatis restitutum cum duplici versione latina* (Paris, s. d., in-4°); *Psalterium hebraeum, graecum, arabicum, chaldaicum, cum tribus latinis interpretationibus et glossis* (s. l. n. d., in-fol.). Cet ouvrage, dédié à Léon X, a été imprimé à Gènes; on a la date de la fin de l'impression, novembre 1516. C'est le premier travail de ce genre fait en Europe; la Bible de Ximenes est postérieure d'une année; elle n'embrasse pas, d'ailleurs, les dialectes arabe et grec. Houé, évêque d'Avranches, a beaucoup loué ce travail immense.

GIUSTINIANI (Vincenz), prêtre grec, né à Scio en 1519, mort en 1582. Il se rendit en Italie, où sa famille était originaire, devint général de l'ordre des dominicains en 1558, assista, en 1562 et 1563, au concile de Trente, où il défendit chaudement la cause des sacrements, puis fut chargé d'une mission diplomatique en Espagne par Pie V. Nommé cardinal en 1570, Giustiniani devint ensuite préfet de la congrégation de l'Index, vice-préfet de l'ordre des dominicains et abbé de Saint-Cyr de Gènes. On a de lui : *Regula sancti Augustini et constitutionis ordinis predicatorum* (Rome, 1566, in-8°); et des *Letters adressées aux religieux de son ordre* (Venise, 1538, mort dans sa ville natale en 1603. Il échappa au mauvais goût et à l'affectation qui s'introduisit à cette époque dans la poésie italienne, traita avec succès le roman de Sophocle (Venise, 1581, in-4°), et publia un recueil de poésies dans le genre de celles de Pétrarque, sous le titre de *Rime* (Venise, 1600, in-8°). Orsatio devint sénateur de la république de Venise, et fut élu, en 1701, évêque de piété filiale : à Sa mère, dit Ginguéni, attaqué de la peste en 1576, avait au sein un bibon qui lui faisait souffrir des douleurs atroces; il était parvenu à un tel degré de malignité pestilentielle que les gens de l'art refusaient d'y toucher et de faire une opération qu'ils jugeaient, d'ailleurs, inutile. Orsatio seules eut le courage de s'approcher du malade pour le reprendre. Il se fit indiquer par les médecins ce qui lui y avait à faire et l'exécuta avec leurs yeux avec autant d'adresse que s'il eût professé l'art de la médecine. Elle réussit; mais, comme on avait prévu, elle était trop tardive. La malade succomba peu de jours après, emportant la consolation d'avoir reçu de son fils une telle preuve de dévouement.

GIUSTINIANI (Pierre), historien, né à Venise, où il était membre du sénat. Il vivait dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Il est l'auteur d'une *Historia rerum Venetarum ab urbe condita* (Venise, 1576, in-fol.); *Dictionario regiois ragionato del regno di Napoli* (Naples, 1797-1816, 13 vol. in-8°).

GIUSTINIANI (Pompée), surnommé *Braza* de fer, général et historien, né en Corse en 1529, mort en 1610. Il se livra avec succès à l'Espagne, fut nommé, en 1591, colonel, et, à ce titre, envoyé dans les Pays-Bas, sous les ordres d'Alexandre Farnèse et du marquis de Spinola. Tous deux furent seigneur de guerre et maréchal de camp, il prit part à tous les combats de la campagne, et chacun de ses grades fut la récompense de son courage. Au siège d'Anvers, il eut le bras fracturé, subit l'amputation, et, pourvu d'un bras mécanique en fer, il continua son service. De là lui vint son surnom. Des Pays-Bas, il fut envoyé en Frise à la tête d'un corps d'armée pour y maintenir la tranquillité. Lorsque la paix eut été signée entre le roi de France et l'empereur, il entra au service de Venise, qui combattait alors contre les Turcs. Chargé d'abord, en 1610, de la défense de l'île de Crete, il fut, au bout de quatre ans, rappelé sur le continent. En 1616, on l'opposa aux forces autrichiennes qui avaient envahi le Frioul, mais il fut vaincu, et se réfugia à Venise.

GIUSTINIANI (Bernard), historien, fils du précédent, né à Venise en 1468, mort en 1489. Sénateur à dix-neuf ans, il remplit d'importantes fonctions publiques, fut successivement envoyé comme ambassadeur, auprès du roi de France, Louis XI, des papes Pie II, Paul II et Sixte IV, devint procureur de Saint-Marc en 1474 et fit, à partir de 1485, partie du conseil des Dix. Son principal ouvrage est intitulé : *De origine visis Venetarum rerum ab ipsa gestarum historia* (Venise, 1492, in-fol.). On a aussi de lui : *Orationes et epistolae* (Venise, 1492, in-fol.).

GIUSTINIANI (Augustin-Pantalone), évêque de Nebbio, en Corse, né à Gènes, le 1470, mort en mer en 1536. Elevé chez les dominicains de Florence, il voulut, dès l'âge de quatorze ans, entrer dans leur ordre. Ses parents, dont il était l'unique fils, le firent démissionner de ces deux branches des Giustiniani della Banca et Longa, comptant sur lui pour continuer les traditions glorieuses de son nom. Mais il se consacra tout entier à la guerre et à l'art de la guerre, et fut tué à la bataille de Novare et escorté par les baïonnettes autrichiennes. Deux fois député dans ses études de langues orientales, qui lui ont fait un nom dans la science. Après avoir professé, bien jeune encore, dans diverses maisons de son ordre, il fut, par le crédit de son père, le cardinal Baudinelli, nommé à l'évêché de Nebbio. Ce diocèse était très-pauvre et très-difficile à administrer au milieu des démêlés fréquents des Génois et des Corses. Giustiniani profita de la tenue du concile de Latran pour demander au pape Léon X son changement, qu'il ne put obtenir. Peu disposé à rentrer dans son diocèse, il se retira alors auprès de Ferrer, évêque de Livourne, où il accepta avec bonheur la proposition qui lui fut faite, au nom du roi François I^{er}, de venir en France prêter son concours à la renouveau des lettres dans ce pays. François I^{er} donna, avec le titre de chapelain, une pension de 800 écus, et le nomma professeur d'hébreu à l'Université. Giustiniani occupa, pendant près de cinq ans, cette chaire, qu'il ne put quitter dans son pays, que déchirait les factions. Mais alors il se trouva mêlé aux funestes dissensions que la faction des Adorni y excitait; il fut même blessé d'une balle. Cruellement attristé de cette anarchie, à laquelle il ne pouvait porter remède, il revint dans son évêché de Corse. Là, il prit d'abord pour le cardinal Baudinelli, nommé à l'évêché de Nebbio, augmenta le revenu de la messe épiscopale, fit bâtir un évêché, s'attacha si bien à ses nouvelles fonctions, qu'il refusa d'accepter le nom de France, sur les prières du cardinal de Lorraine. Giustiniani s'était familiarisé avec les

langues orientales, l'hébreu, le chaldéen, l'arabe; il parlait aussi le grec et le latin. Sa vie fut presque toute consacrée à la publication des livres sacrés en chacune de ces langues, et à l'enseignement de ces langues. *Præcatio pietatis plena ad Deum omnipotentem composita, et duobus et septuaginta numeris divinis hebraicis et latinis, cum interprete commentario* (Venise, 1513, in-4°); *Libro de super hebraicis veritatis restitutum cum duplici versione latina* (Paris, s. d., in-4°); *Psalterium hebraeum, graecum, arabicum, chaldaicum, cum tribus latinis interpretationibus et glossis* (s. l. n. d., in-fol.). Cet ouvrage, dédié à Léon X, a été imprimé à Gènes; on a la date de la fin de l'impression, novembre 1516. C'est le premier travail de ce genre fait en Europe; la Bible de Ximenes est postérieure d'une année; elle n'embrasse pas, d'ailleurs, les dialectes arabe et grec. Houé, évêque d'Avranches, a beaucoup loué ce travail immense.

GIUSTINIANI (Vincenz), prêtre grec, né à Scio en 1519, mort en 1582. Il se rendit en Italie, où sa famille était originaire, devint général de l'ordre des dominicains en 1558, assista, en 1562 et 1563, au concile de Trente, où il défendit chaudement la cause des sacrements, puis fut chargé d'une mission diplomatique en Espagne par Pie V. Nommé cardinal en 1570, Giustiniani devint ensuite préfet de la congrégation de l'Index, vice-préfet de l'ordre des dominicains et abbé de Saint-Cyr de Gènes. On a de lui : *Regula sancti Augustini et constitutionis ordinis predicatorum* (Rome, 1566, in-8°); et des *Letters adressées aux religieux de son ordre* (Venise, 1538, mort dans sa ville natale en 1603. Il échappa au mauvais goût et à l'affectation qui s'introduisit à cette époque dans la poésie italienne, traita avec succès le roman de Sophocle (Venise, 1581, in-4°), et publia un recueil de poésies dans le genre de celles de Pétrarque, sous le titre de *Rime* (Venise, 1600, in-8°). Orsatio devint sénateur de la république de Venise, et fut élu, en 1701, évêque de piété filiale : à Sa mère, dit Ginguéni, attaqué de la peste en 1576, avait au sein un bibon qui lui faisait souffrir des douleurs atroces; il était parvenu à un tel degré de malignité pestilentielle que les gens de l'art refusaient d'y toucher et de faire une opération qu'ils jugeaient, d'ailleurs, inutile. Orsatio seules eut le courage de s'approcher du malade pour le reprendre. Il se fit indiquer par les médecins ce qui lui y avait à faire et l'exécuta avec leurs yeux avec autant d'adresse que s'il eût professé l'art de la médecine. Elle réussit; mais, comme on avait prévu, elle était trop tardive. La malade succomba peu de jours après, emportant la consolation d'avoir reçu de son fils une telle preuve de dévouement.

GIUSTINIANI (Pierre), historien, né à Venise, où il était membre du sénat. Il vivait dans la seconde moitié du xvi^e siècle. Il est l'auteur d'une *Historia rerum Venetarum ab urbe condita* (Venise, 1576, in-fol.); *Dictionario regiois ragionato del regno di Napoli* (Naples, 1797-1816, 13 vol. in-8°).

GIUSTINIANI (Pompée), surnommé *Braza* de fer, général et historien, né en Corse en 1529, mort en 1610. Il se livra avec succès à l'Espagne, fut nommé, en 1591, colonel, et, à ce titre, envoyé dans les Pays-Bas, sous les ordres d'Alexandre Farnèse et du marquis de Spinola. Tous deux furent seigneur de guerre et maréchal de camp, il prit part à tous les combats de la campagne, et chacun de ses grades fut la récompense de son courage. Au siège d'Anvers, il eut le bras fracturé, subit l'amputation, et, pourvu d'un bras mécanique en fer, il continua son service. De là lui vint son surnom. Des Pays-Bas, il fut envoyé en Frise à la tête d'un corps d'armée pour y maintenir la tranquillité. Lorsque la paix eut été signée entre le roi de France et l'empereur, il entra au service de Venise, qui combattait alors contre les Turcs. Chargé d'abord, en 1610, de la défense de l'île de Crete, il fut, au bout de quatre ans, rappelé sur le continent. En 1616, on l'opposa aux forces autrichiennes qui avaient envahi le Frioul, mais il fut vaincu, et se réfugia à Venise.

GIUSTINIANI (Bernard), historien, fils du précédent, né à Venise en 1468, mort en 1489. Sénateur à dix-neuf ans, il remplit d'importantes fonctions publiques, fut successivement envoyé comme ambassadeur, auprès du roi de France, Louis XI, des papes Pie II, Paul II et Sixte IV, devint procureur de Saint-Marc en 1474 et fit, à partir de 1485, partie du conseil des Dix. Son principal ouvrage est intitulé : *De origine visis Venetarum rerum ab ipsa gestarum historia* (Venise, 1492, in-fol.). On a aussi de lui : *Orationes et epistolae* (Venise, 1492, in-fol.).

GIUSTINIANI (Augustin-Pantalone), évêque de Nebbio, en Corse, né à Gènes, le 1470, mort en mer en 1536. Elevé chez les dominicains de Florence, il voulut, dès l'âge de quatorze ans, entrer dans leur ordre. Ses parents, dont il était l'unique fils, le firent démissionner de ces deux branches des Giustiniani della Banca et Longa, comptant sur lui pour continuer les traditions glorieuses de son nom. Mais il se consacra tout entier à la guerre et à l'art de la guerre, et fut tué à la bataille de Novare et escorté par les baïonnettes autrichiennes. Deux fois député dans ses études de langues orientales, qui lui ont fait un nom dans la science. Après avoir professé, bien jeune encore, dans diverses maisons de son ordre, il fut, par le crédit de son père, le cardinal Baudinelli, nommé à l'évêché de Nebbio. Ce diocèse était très-pauvre et très-difficile à administrer au milieu des démêlés fréquents des Génois et des Corses. Giustiniani profita de la tenue du concile de Latran pour demander au pape Léon X son changement, qu'il ne put obtenir. Peu disposé à rentrer dans